

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque fait à Bade, Rastadt et Karlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Chapitre 20. Chateau-neuf d' Eberstein. Vallée de la Mourgue

[urn:nbn:de:bsz:31-301015](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-301015)

Baden Environs.

Chapitre 20.

Chateau-neuf d'Eberstein. Vallée de la Mourgue.

Parmi les châteaux. Des environs de Bâle, il en est un, qui n'est ni nouveau ni vieux et qui est cependant tous les deux. Vieux et neuf. C'est Eberstein ou le chateau-neuf d'Eberstein, qu'il ne faut pas confondre avec les ruines qui portent le même nom, situées sur le Badensprung. Celui-ci fut élevé au commencement de ce siècle, par le Margrave Frédéric, sur les ruines d'un ancien chateau, détruit par les Français dans le 17^{ème} siècle et dont on voit encore la tour principale, qui seule restait à l'incendie. Le grand Margrave actuel vient quelquefois s'y distraire des soins et la plus souvent des tracasseries de son gouvernement constitutionnel. Ce

R.S.



IM CHATEAU DE KERNSTERN.

Madde Environ

châteaux attire les étrangers, non seulement parqu'ils offrent
 une charmante promenade à travers la belle forêt
 d'Herzberg, mais aussi parcequ'il est dans une admirable
 position, dominant la vallée la plus riche, la plus riante,
 la plus délicieuse, la plus romantique en fin de compte l'Allemagne
 la Vallée de la Moselle.

Elberstein Schloß est situé à trois lieues de Basse,
 une route curieuse et remarquablement belle, terminée en
 1807, y conduit. après avoir passé Reichenthal, prenez à
 gauche, entrez dans la Vallée de Beuren, vous serez
 dans le fond de cette Vallée la route s'élève en zig-zag
 sur le flanc des montagnes, quelque fois suspendue sur
 des arcades, qui ajoutent encore à l'effet pittoresque
 qu'elle produit. De là vous vous enfoncez dans l'épaisseur
 des bois et des forêts de la forêt, tantôt suspendue sur
 des précipices au fond desquels l'eau coule à peine et
 plonge, tantôt couvrant au fond des ravins, écoulés par
 l'énormité des montagnes qui vous dominent. La route
 que l'on suit renouvelle plus puissamment encore les terribles

impression de celle de la Cascade.

Nous arrivons sur une terrasse qui précède ce château aujourd'hui si paisible autrefois si redoutable, lorsqu'il servait au soutien de ce système féodal, qui nous inspire encore l'effroi, mais qui cependant avait ses conditions d'existence et de durée, puisqu'il fut l'état politique de tout le moyen-âge. Il a été, donc il avait son causeur, il devait être, il était une des nécessités de l'époque.

En effet, si l'on jette les yeux sur la société à l'extinction du premier royaume, dont les lois protégeaient les individus par la puissance de tous, on verra la barbarie du nord, sans législation, sans liens sociaux et politiques bien établis, n'apportant au monde que des coutumes vicieuses, ne pouvant donner à chacun cette protection qui ne peut résulter que d'intérêts généraux groupés sous une même et forte unité gouvernementale. Chacun alla chercher cette protection, que lui refusaient les institutions, sous le drapeau d'un grand, d'un fort.

chacun se fit seigneur féodal, d'un chef féodal, abjurant
 ses libertés, ses droits, sa dignité, devant l'instrument
 au lieu de la volonté d'un seigneur, pour assurer sa tranquillité
 contre ces bandes armées pour le pillage, les rapines, les
 les intérêts privés de ce chef, forment dans chaque groupe
 isolé de tout sentiment patriotique. Ils engendrent ces
 combats, ces rixes, ces jeux guerriers qui, toute la
 vie de ces temps désastreux et solennels, de siècles
 aux progrès de l'humanité. Ils donnaient naissance à
 ces mœurs féroces, violentes, à ces coutumes inciviles et
 grossières, à ces égarements faits de violences; ils les
 entraînaient dans ces actes de brigandage, de cruauté
 de désordre qui accompagnent toujours l'absence de
 loi ou leur impuissance.

Cet système dégradant pécha cependant longtems sur
 l'humanité tant fut difficile au milieu du morcellement
 général, d'établir une unité politique assez forte pour
 absorber, en elle-même, ce fractionnement individuel. Mais
 la providence qui tient du haut des cieux la destinée

Des monies, avait frs & surs, comme elle avait volonies
 son cœur. Il fit son cœur et c'est. L'influence du
 Christianisme en rapprochant les hommes dans une
 sainte Communauté, l'action lente mais assurée des
 lumières qui pénétraient enfin à la fin de jour à
 travers tant de ténèbres, la découverte de la poudre
 de guerre, qui rendit vain la ferocité de ces châteaux,
 avant si redoutables, et fit que les paysans aussi de
 nouvelle arme, valent le Seigneur baron de fer, amenèrent
 enfin l'ancienneté de l'ancienne constitution féodale,
 du gouvernement par le Seigneur. Sous la double
 action de la religion et de la pensée l'hydre devait
 tomber et affranchir l'humanité.

Mais à travers tant de ségérations et de misères
 qu'avait l'humanité pour la soutenir et la consoler?
 Elle avait la foi, qui arrêta quelque fois l'homme
 prêt à se dévoter, la charité qui appelait son cœur
 à des sentiments généreux et humains, l'Espérance
 qui lui promettait la récompense de ses bonnes œuvres

au la fin de des misères. Sa foi, l'espérance et la charité
 voilà donc les trois seuls soutiens qu'eût la société dans
 le moyen-âge. On ne doit donc pas s'étonner si elle
 était si fervente, si enthousiaste d'une religion de
 laquelle elle attendait soulagement, courage et confiance,
 on ne doit pas s'étonner des effets miraculeux qu'elle
 produisit, ces miracles qui nous étonnent, ces a-
 cruïtaires plus étonnantes encore. Se mal trouvait
 dans le caractère même de l'institution féodale quelque
 correctif sans le lien de protection qui allaient souvent
 jusqu'à la bienfaisance de la part des chefs envers
 leurs clients. La vie intime des châteaux donnait de
 l'importance à la femme et par elle et introduisait
 ces mœurs courtoises, cette galanterie chevaleresque si
 poétique dans le moyen-âge et dont nous avons
 dépouillé les notes en lui ôtant l'influence de
 cette belle partie du genre humain.

Nous entrons dans le château, nous allons
 le parcourir sous la conduite d'une concierge.

parfaitement allemand, c'est à dire qu'il faudra
 des yeux d'en lire la plus petite explication en
 français; il va bonner à nous ouvrir et former le
 porte. Un étroit escalier tournant en colimaçon nous
 conduit dans un antichambre, autour duquel sont rangés
 comme des tableaux de famille, les écussons de tous
 les seigneurs des environs, qui relevaient, suivant
 la hiérarchie féodale, des comtes d'Erstein.
 C'est de l'histoire locale en blason, quelques
 ballades, piquées, fusils et anciens modèles
 occupent le pourtour et forment un petit arsenal
 comme si le seigneur du lieu avait encore à défendre
 son manoir contre un voisin perfide et audacieux.

De là on passe dans la salle des chevaliers.
 quatorze armures complètes, qui ont appartenu à
 autant de comtes d'Erstein, en décorent le pourtour.
 Ces images immobiles de guerriers, couverts de leurs
 habits et rangés solennellement, autour de cette enceinte
 ont quelque chose d'important. Il semble que l'on attire

à un tribunal de jet.

On parcourt ensuite quelques petites pièces d'habitation, d'une simplicité d'ameublement par toute bourgeoisie pour une prince souverain, et on arrive au cabinet particulier du grand Duc Léopold, qui est le dernier degré de la simplicité bourgeoise. un secrétaire, un bureau en acajou, dont les entrées de serrures sont en citronier, quelques portraits lithographiés de la famille ducal encastrés dans du bois noir, des chaises de paille, un plancher de sapin... heurte le peuple dont le prince n'a pas à s'effrayer. Des mémoires d'ameublement de ces châteaux jusqu'à les jeter au feu pour les regards, comme fit Louis XIV de ceux de Son Verdaille! Mais admirez cependant ces petites vitraux de couleur, les uns portant la date de 1798, un autre celle de 1832. Comparez l'art ancien avec l'art moderne. Vous remarquerez que celui de 1832 est remarquablement beau de couleur et de dessin, même à côté de son

ainsi, il représente une vierge.

En quittant le cabinet de prince nous montâmes à la tour, si haute qu'on peut monter. Nous y trouvâmes dans une pièce haute rangés par ordre chronologique, les écussons de tous les comtes d'Obertain, accompagnés avec ceux de leurs augustes épouses, depuis Othon 1^{er} qui commença la série, jusqu'à Casimir qui la finit. Les comtes d'Obertain portaient sur leur écusson une simple rose, quelquefois deux. Le Roi Philippe II, y ajouta deux chagrins. On prétend que l'origine de la rose qui orne les écussons des comtes d'Obertain, fut une mission que l'on envoya remplir à Rome de la part de l'empereur, où il recut une rose en présent, qu'il mit dans ses armes, où elle est restée depuis.

Vous voulez connaître la suite des comtes qui ont porté le nom et possédés le château d'Obertain, ayez la patience de lire la nomenclature suivante:

Othon 1^{er} en tient la tête. Nous avons déjà parlé de cet Othon, nous avons dit qu'il étoit la première

fils de Berthold, comte d'Erstein, qui tira son titre du
 vieux château d'Erstein. Othon laissa à son fils aîné le
 vieux château de la famille, et vint bâtir le nouveau
 château d'Erstein, et y fonda une nouvelle branche de
 son nom. Il mourut en 1279. Il fut suivi d'Othon II
 son fils mort en 1296. vint ensuite Heinrich I, mort
 en 1322, Heinrich II, mort en 1367. Wilhem II, mort en
 1389. Bernard I, mort en 1440. Hans (Jean), mort en
 1479. Bernard II, mort en 1526. Wilhem III, mort en
 1502. Jean-Saquis, mort en 1574. Philippe II, mort
 en 1589. Othon IV mort en 1576. Trauprecht, mort en
 1587. Jean-Bernard, mort en 1574. Philippe III, mort
 en 1609. Jean-Philippe, qui périt en 1622, en travaillant
 le Meim. Jean-Saquis II, Mort en exil en 1637; il
 fut dépossédé de ses états par Grotfeld, après la
 bataille de Waldingue. Jean-Frédéric, mort en
 1647. Casimir, mort en 1660. Ce fut le dernier comte de
 cette puissante famille, après lequel le château d'Erstein
 passa dans la maison du prince de Bade.

Dans ce petit salon des sculptures dont nous ne sommes
 pas encore sortis, se trouve un fauteuil en bois de sapin,
 dont le dossier découpé dans le genre gothique, offre
 un travail d'une admirable délicatesse. Il a été
 donné au prince par la ville de Tübingen. Enfin
 pour ne rien oublier de ce qui se forme cette petite
 pièce, je dirai qu'on y voit une carte topographique
 de la Vallée de la Neerque, et un registre sur
 lequel chacun s'inscrit, comme si'il fut venu
 faire une visite au prince lui-même.

Notre concierge nous ouvre la porte vitrée
 qui donne le seul jour dont on jouit dans cette petite
 pièce, nous avançons sur un petit balcon, et nous
 voilà en face de cette admirable Vallée de la Neerque,
 que l'œil enchanté suit dans toute sa longueur, quel
 panorama magique! imaginez une belle rivière, qui
 coule, arrose et féconde,

Le plus riant Vallon qu'éclaire l'œil du monde;

(Dolittle.)

Suite le pied des collines, embrassés de leurs contours la vallée
 et sous courbure, et semble une bordure argentée à leur
 robe vert tendre. Sous l'oeil cette petite ville de Bernsbach et son
 front d'un effet si pittoresque au milieu de la vallée, cette
 foule de villages jetés çà et là sur les pentes, à travers les
 cañons, et au milieu d'un cadre d'ibère formé par ces
 immenses montagnes de la forêt noire, découpées par des
 vallées dans lesquelles l'œil plonge et va découvrir au loin
 des ruisseaux qui serpentent, des hameaux et des chalets isolés.
 toute cette nature brillante et animée, cette végétation
 luxuriante forme le tableau le plus ravissant que l'œil
 de l'homme puisse rencontrer.

Sur ce tableau nous parcourons le bas de la Vallée; et
 par l'une des fenêtres du cabinet du prince, nous en aurions
 vu la partie supérieure, non moins riche en population,
 en végétation, en effet pittoresque et saisissante. Remarquez
 comme les montagnes grandissent et s'élèvent graduellement
 en remontant le cours de la Neigang. Elles se rapprochent,
 se tendent le bras et finissent par s'éteindre et

masquer la rivière qui semble sortie de leur flanc.
 Dans toutes ces majestés, comme ces êtres privilégiés qui
 naissent quand il signeur. Ici le paysage est terminé, et
 l'imagination peut aller au-delà, mais l'œil s'arrête.
 partout sur les sommets des monts. Du balcon du Donjon,
 la vue se pose dans la plaine du Rhin, où la vallée de
 la Moselle débouche. L'œil qui a parcouru les sommets
 qui la bordent est brusquement plongé dans l'indéfini; il
 voit l'immensité entre deux limites. Il y a là quelque chose
 comme d'inachevé, qui enlève à l'effet l'un des charmes
 le plus puissant, un ensemble saisissant, l'harmonie et
 le fini de tout. Les préfectures dans les côtes des monts à plaines
 du fleuve. Au côté des monts s'opposent à la vue les sites
 pittoresques de Schussen, de Lautenbach, de Sautzfeld, et
 au pied du château sur le bord de la rivière Oberröth,
 Hiltspoltau, Hilttenbach, enfin une foule d'autres villages
 épars dans les bois et parmi les rochers.

Le château est entouré de jardins qui couvrent les
 flancs de la colline dont il occupe le plateau et

descendent jusqu'à la rivière des descentes le parcourant.
 Dans tout les sens, et à chaque détours font voir la Vallée sous
 un nouvel aspect tantôt vers l'amont, tantôt vers l'aval. Mais
 rien dans ces jardins n'est assez remarquable pour y arrêter
 le voyageur, qui a hâte de parcourir cette admirable
 Vallée, dont il n'a encore vu que la tête.

Nous quittons donc ce pauvre petit Chateau, où le
 prince de monten est modeste et la nature si splendide et
 descend vers la Neüburg. La route y descend en zig-zag en
 contournant les flancs inclinés. D'un de ces enfoncements
 qui semblent écorchés en festons, les montagnes qui la
 bordent. La pente en est rapide, et dans les entrées que
 nous faisons à nos roues, nous nous précipitons, et
 comme une avalanche, du flanc de la montagne, au fond
 des ravins, à moins que nous neissions suspendus, et
 comme une vis d'acier, sur un des arbres qui y végètent.

Remarquez en passant ces escarpés qui s'aranda en
 saillies vers la Neüburg et que l'on nomme le Grafenspung.
 Je ne vous en parlerais pas si ce n'étoit le conte de...

devenu populaire; que l'on s'écrite à deux occasions, et qui l'a
 rendu fameux dans toute la contrée. On prétend, et je le
 crois puisqu'en l'écrivant, mais si je le voyais je ne le
 croirais pas, on prétend, dit-on, qu'un comte d'Herstein,
 un jour prit de vin (on sait que l'érognie était une
 honorable habitude de nos anciens seigneurs féodaux du
 moyen âge) franchit les roches montées sur des courtis et
 couvert de ses armes de guerre, sans que le cavalier ni
 le cheval ne se fissent le moindre mal, tous deux revinrent
 au château l'un portant l'autre. Ne s'en pas bien le
 cas de l'événement, y a un dieu pour les érognés. Mais
 aucun l'écrit, aucun la protection, et une autre fois que,
 par hasard, notre comte était de long fois, il fut obligé
 l'écrivant pour rejeter le même d'autre brasants ainsi le
 Dieu et les roches, il en fut puni et se compte le cas
 ce que je crois bien sans l'avoir vu.

Au pied de la montagne, entre la route qui monte et
 la rivière qui fuit, on trouve une charmante petite chapelle.
 elle offre une perspective. Solitaire aux promeneurs qui viennent



L'Esprit de la nature
LA CHAPELLE DE KLEIN GEBE
PRÈS DE GERNSBACH.

En Bernsbach, ce serait dans un jardin anglais, le temple
 de l'amour, ici, c'est la chapelle de la Vierge. Une légende
 répandue dans le pays, en attribue l'origine à une
 vision d'un vieil et pauvre hermite, vivant isolé
 dans l'épaisseur de la forêt. Un jour recueilli au
 milieu de la nuit, il crut voir une vive lumière
 s'échapper d'un fourré, vers lequel s'étant dirigé
 il y trouva la Vierge et son fils resplendissant
 de clarté, comme serait une étoile tombée dans
 un buisson. Là, il bâtit une chapelle. Ce joli
 petit édifice religieux est précédé d'un péristyle
 qui en fait tout l'ornement. C'est un demi-octogone
 en arcades soutenues par des colonnes corinthiennes.
 Un clocher élégant, qui lutte d'élancement avec
 les sapins les plus élancés de la forêt, surmonte
 le petit monument; des arbres d'une verdure variée
 l'entourent. C'est là encore un charmant sujet d'aquarelle.

Nous suivons le bord de la Müng et en peu d'instants
 nous arrivons à Bernsbach, petite et ancienne ville qui

240.

dépendait des comtes d'Horstein et en était la ville principale.
Elle domait à la maison de Bade, vint et seances à la
diète de l'empire, dans le college des comtes de Souabe,
ainsi qu'aux assembles du cercle, souvent ébranlée par
le feu et par le feu, cette petite ville n'a de remarquable
que sa délicieuse position sur les deux rives d'une
belle rivière qu'une pente élégante unit et au milieu
d'une contrée dont la physionomie générale a je ne sais
quel air sauvage et de sauvage qui saute; nulle n'est
plus verdoyante, plus accidentée, plus riche en perspectives
d'un genre tantôt gracieux et doux, tantôt ferme et rude,
plus libéralement couverte de gros pâturages et de forêts
profondes. les maisons de Gernsacker n'annoncent pas
l'opulence, toutes sont d'un aspect fort modeste, mais
on y remarque partout une recherche de propreté et de
bon goût, qui décident la simplicité et aussi l'aide
de la bonheur de ces habitants. les ponts et les bords des
rivières en pierre; il ajoute encore à l'effet déjà citi
pittoresque de ce tableau embellie par une foule de détails



A. H. P. del. et sculp.

STETTINSTRASSE

gracieux et dont la magnificence de l'ensemble surpasse la puissance de la parole.

Ses rivières de la Rhing traversent tout le comté d'Elbstein, et se jettent dans le Rhin à l'ouest de Pöhlade. Elle est large à Gernebach et son cours est doux comme le vin qui l'on mène sur ses bords. Elle procure des avantages inappréciables à la contrée, en ouvrant un débouché aux bois de la forêt noire; aussi voit-on flotter sur sa mobile surface, une foule d'arbres desancés des forêts. Chaque arbre est dirigé par un tronçon qui flotte avec lui. Ces mouvements croisés en deux sens, apportent un air de vie sauvage, au milieu de cette nature brillante et des insignes d'une civilisation avancée, qui saillit par son contraste et plaît par son étrange. Les arbres sont ensuite débités en planches, dans les nombreuses scieries répandues dans la vallée. Le commerce des planches est celui qui occupe le plus les heureux habitants de cette riche contrée et se passe parmi eux, cette aisance modeste qui fait le bonheur. Ce commerce se fait principalement

avec la Hollande. Le Rhin est la grande route qui les y
transporte. Ce Commerce est entre les mains d'une Compagnie
qui possède d'immenses forêts dont le pays. La Vallée
est remplie d'ateliers pour la fabrique des gouverns, des
de pis, des manufactures de potasse, de chaux, de
de fabrique de noix de fer, de fer en y étant
un grand nombre de bestiaux.

Quand traversons le pont, la ville de Larive droite,
et suivons sur cette rive, la route qui court au milieu de
riantes prairies, de coteaux chargés de vignes, qui se
montent en amphithéâtre, jusqu'à ces montagnes
pyramidales et montagneuses, dont le sommet se présente
comme arrêté l'homme et la pensée. Un soleil brillant
donne plus d'éclat encore à cette riche parure. Il semble
que la nature se réjouisse des balais de fête. Pour mêmes,
nous ne pouvons nous soustraire à cette irrésistible
impression de joie et de bien-être qui semblent tout
animer dans cette belle Vallée. Notre admiration va
quelque fois jusqu'à l'enthousiasme.

Nous descendons le cours de la Meuse, le cœur plein de
 ces émotions qui des concordants à chaque pas nous a
 traversent ces villages bien beaux, par nous pris d'habitations
 bien délicieuses. Parmi ces villages Waggenau est
 renommé par sa verrerie et du fer. Nous traversons
 de nouveau la Meuse sur un pont en charpente à
 gondoles d'une lourdeur qui contraste d'agréablement
 avec l'élégance de toute ce qui l'entoure, et cependant
 ce pont est neuf! Pourquoi n'avoit pas fait là un de
 ces ponts que de liges fils de fer tiennent suspendus,
 fait de l'industrie moderne, dont la forme ancienne
 s'harmoniserait si bien avec l'aspect pittoresque de
 ce lieu. Ici, le génie de l'homme a failli à la
 nature. Elle qui lui a été si libérale de ses dons,
 pourquoi lui a-t-elle refusé ceux de son intelligence.
 (Il meurt) que l'le Vallée s'avance vers le Rhin
 elle s'élargit, s'étend et en s'étendant prend plus de
 majesté, sans perdre de ses attraits, elle nous découvre
 même de nouvelles beautés, comme une belle en grandissant.

244:

nous découvrons des nouveautés charmantes. Mais la nuit
qui se prend, et lors que notre cœur est encore à elle
de nous échapper. Elle va se jeter dans la Vallée du
Rhin, comme une jeune épouse dans les bras de son
robuste époux, et nous semblons assister à la fête la
plus brillante, nous sommes saisis de la plus puissante
émotion, car nous sommes avisés par une suite de
sensations gracieuses, à l'imminence
que tout est beau dans la nature!

Baden-Universitäts

1711



LA FAVORITE
PRÈS DE RASTATT